

nous avec un infatigable zèle à tout ce en quoi il se complait. Nos passions lui sont à charge, « la chair et le sang » excitent sa répulsion et son dégoût, la colère contredit sa clémence, l'orgueil lui « est en abomination », l'avarice, « qui est idolâtrie », insulte sa Majesté Souveraine : détournons-nous, fuyons, renonçons énergiquement à ces vices que Dieu tient pour ses irréconciliables ennemis. Souvenons-nous des exigences de l'amour. « Ecoute, ô Israël, tu aimeras ton Dieu *de toutes tes forces.* » C'est ainsi que nous a aimés Dieu lui-même, faisant pour nous prouver son amour les plus extraordinaires choses, venant du ciel en la terre, prenant notre nature, se rendant semblable à nous, pauvre comme nous, esclave comme nous, passible comme nous, partageant nos douleurs, subissant notre mort, se faisant enfermer dans notre tombe ; puis ressuscitant pour nous et nous élevant avec lui jusqu'au plus haut des Cieux. Voilà ce qu'il appelait « aimer jusqu'à la fin », parcourir toutes les étapes et atteindre aux dernières limites de l'amour. A notre tour nous aimerons « de toutes nos forces, » sans égoïsme, sans lâcheté, épousant sa cause, défendant ses intérêts, professant sa foi jusqu'au sang, jusqu'au martyre.

*Le second Commandement est semblable au premier : tu aimeras ton prochain comme toi-même*<sup>1</sup>. A quelle éminente dignité nous élève ce second commandement ! Dieu le déclare *semblable* au premier, c'est-à-dire que Dieu nous unit tellement à Lui, nous fait tellement « siens », que l'amour que nous lui portons doit s'étendre à ses créatures, à ses enfants. Il déclare ne pas

<sup>1</sup> Matt., XXII, 33, 39, 40. Marc., XII, 31.

être aimé de nous si nous refusons d'aimer nos semblables. Une mère se croit-elle aimée par qui détesterait ses enfants ? Or Dieu est la plus tendre des mères, et si nous voulons l'aimer, nous devons aimer ses enfants. Tel est le fondement véritable de l'amour du prochain. Nous aimons le prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, pour Dieu, en Dieu, selon Dieu. Aimer par passion, ce n'est pas aimer comme il faut. Aimer par calcul, par intérêt, c'est aimer d'un faux amour. Aimer d'un amour purement naturel, outre que cet amour est bien fragile, il est sans mérite pour le ciel. C'est en vue de Dieu que nous devons nous aimer les uns les autres. Et ce qui fait le mérite de l'amour fraternel en fait aussi la facilité. Si dans le prochain nous ne voyons pas et n'aimons pas la créature de Dieu, digne à ce titre de nos sympathies et de nos bienveillances, que restera-t-il qui puisse faire naître l'amour et éteindre la haine ? Mille causes nous éloignent de nos semblables, une seule nous en rapproche sûrement et fermement : leur qualité d'enfants de Dieu.

*Aucun commandement n'est plus grand que ces deux là. Ils renferment toute la Loi et les Prophètes*<sup>1</sup>. Tout se trouve donc renfermé dans l'amour, et un seul acte résume nos devoirs, consomme notre perfection, et assure notre destinée. Il n'est plus besoin de Loi pour qui aime. Par le seul effet de l'amour il accomplira tout ce que Dieu demande pour Lui même et pour nos semblables. Prenons un à un tous les vices ; chacun d'eux trouve dans l'amour ce qui le tue et le rend impossible. O délicieuse et sublime fin proposée à la nature humaine ! Dans ce seul mot : « tu aimeras » se trouve

<sup>1</sup> Matt., XXII, 38, 39, 40. Marc., XII, 31.

consommée toute sa perfection, et de même que « Dieu est amour », elle aussi peut être et doit être amour. C'est son devoir sur la terre, ce sera sa délicieuse destinée au ciel.

Nous voilà loin des complications et des surcharges de la Loi Mosaique et surtout de ces « Traditions des Ancêtres » qui imposaient aux Juifs tant de lourds et insupportables fardeaux. Le Scribe qui interrogeait Jésus-Christ demeura frappé d'admiration et comblé de joie. S'il s'était approché dans des intentions mauvaises, il se trouvait subjugué et vaincu. Ce qu'il avait étudié dans l'Écriture lui apparaissait dans un saisissant relief ; les paroles du Sauveur jetaient sur sa science une vive et douce lumière, aussi se plût-il à les redire une à une : *Maître, que vous avez bien dit ! que c'est vrai ! Dieu est un, il n'y a pas d'autre Dieu que lui ; il faut l'aimer de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces ; aimer aussi son prochain comme soi-même ; cela vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices*<sup>1</sup>. Ces paroles étaient dites avec tant de conviction et semblaient être le commencement d'une si sincère conversion que le Sauveur leur donna un encouragement et un éloge : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu*<sup>2</sup>. Le Scribe franchit-il la distance qui l'en séparait ? Confessa-t-il la divinité du Christ, « fondement unique posé » au salut ? L'Évangile en se taisant, nous laisse à de légitimes inquiétudes. Pharisiens et Scribes s'obstinaient à fermer les yeux à la lumière, et, alors que tout proclamait que Jésus, Messie promis au monde, était Dieu, « fils du Dieu

<sup>1</sup> Marc., XII, 32, 33.

<sup>2</sup> Marc., XII, 34.

vivant », eux par dépit et orgueil le rejetaient et se préparaient au déicide.

V. — Une dernière fois Jésus tenta de les éclairer et de les convaincre, et comme aucun d'entre eux n'osait plus l'interroger il prit les devants et les accula lui-même à l'acte de foi qui les eût sauvés<sup>1</sup>. Sans doute ses œuvres miraculeuses, toutes opérées en témoignage de sa divinité, eussent mille fois suffi à leur démontrer qu'il était ce qu'il disait : Fils de Dieu, Dieu égal à son Père. Mais puisqu'ils se refusaient à conclure en face d'œuvres si manifestement divines, une voie encore leur restait : le témoignage de l'Écriture. Les mêmes Livres qui leur parlaient du Messie, du temps de sa venue, des circonstances de sa vie, de ses merveilleuses œuvres, ne leur laissaient nullement ignorer sa Divinité. Un Psaume entre autres, l'établissait en termes d'une invincible clarté, le Psaume 109, où David, sous la dictée du Saint Esprit, prophétise l'origine, la puissance, le triomphe du Dieu-Messie. Nier que Jésus-Christ fût Dieu, c'était rendre le Psaume inexplicable, c'est à cette impossibilité de comprendre leurs propres Livres que le Sauveur les accule. *Que vous semble du Christ, leur demanda-t-il*<sup>2</sup> ? *De qui est-il fils ?* Ici, pas de difficulté. Le Verbe de Dieu devait se faire chair, prendre rang parmi nous et par sa naissance temporelle sortir selon les prophéties de la lignée royale de David. *De David, répondirent-ils*<sup>3</sup>. Mais si le Messie n'est qu'un homme, un fils comme les autres, d'où vient que son père, que David, le traite en Dieu ? *Comment, reprit Jésus s'adressant*

<sup>1</sup> Luc., XX, 40. Marc., XII, 34.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 41, 42. Marc., XII, 35. Luc., XX, 41, 42, 43.

<sup>3</sup> Matt., XXII, 42.

à la foule, comment alors David l'appelle-t-il son Seigneur ? « Le Seigneur dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds ». Si David l'appelle « son Seigneur » comment est-il son fils<sup>1</sup>. Pour qui confesse que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble le Psaume n'a plus d'obscurité. Comme Homme Jésus-Christ descend de David et David peut l'appeler son fils ; Comme Dieu il doit l'appeler « son Seigneur ». Tout le Psaume, d'ailleurs, est la sublime prophétie de la Divinité de Jésus-Christ. C'est à lui que Dieu le Père assigne un rang et des honneurs égaux aux siens : « assieds-toi à ma droite ». C'est lui dont Dieu se déclare le Père, dans le mystère d'une éternelle génération : « Dès l'aurore », avant tout commencement, dès l'éternité, « je t'ai engendré ». C'est lui qui, Prêtre Éternel, rendra à Dieu son Père des hommages infinis, « constitué Prêtre selon l'ordre de Melchisédeck ». C'est lui à qui appartient toute puissance, qui règnera « au milieu des splendeurs célestes », qui tirera de ses négateurs et de ses ennemis d'éternelles et implacables vengeances. C'est lui enfin qui « buvant aux eaux » amères de ce monde, deviendra pour tous ceux qui croiront en lui une cause de salut éternel.

Telle est la page inspirée où les Juifs pouvaient et devaient reconnaître, aussi bien qu'en ses œuvres, que Jésus-Christ était vraiment Fils de Dieu, Dieu venu du ciel pour sauver le monde, Dieu sous la forme humaine, dans l'ineffable réalité de son Incarnation. Ils préférèrent un silence impie à une confession généreuse. *Nul ne lui put répondre et nul n'osa plus dès lors lui poser*

<sup>1</sup> Matt., XXII, 43, 44, 45. Marc., XII, 36, 37. Luc., XX, 42, 43, 44.

de questions<sup>1</sup>. Autre sans doute fut l'attitude de la foule : la foule du peuple l'écoutait avec joie<sup>2</sup>. Mais, hélas ! C'est cette même foule qui trois jours plus tard fera retentir le Prétoire de Pilate de ses clameurs déicides : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le » !

VI.— Le honteux et sacrilège silence des Scribes et des Pharisiens, les causes plus honteuses encore de ce silence, comblèrent enfin la mesure, et le Sauveur jugea que l'heure était venue de révéler au grand jour les forfaits et les vices de ces misérables. Il allait, dans quelques jours, enlever au monde sa présence visible, il importait de prémunir les âmes contre l'hypocrite et fausse vertu de leurs guides. De plus la Loi Ancienne ne devant pas tarder à prendre fin, dévoiler les vices de ceux qui y régnaient en maîtres ne pouvait que faciliter le passage de cette Loi à la Loi Nouvelle.

D'autre part, le peuple, au courant des vices de ses Docteurs, ne devait pas en conclure au rejet de leur autorité, ni faire de son mépris un motif de désobéissance. Dans l'Ancienne comme dans la Nouvelle Loi, Dieu reste l'auteur de tout, le centre de l'autorité, la source unique de la grâce, la suprême sanction de la défense et du précepte. L'indignité du prêtre n'altère ni la véracité des paroles révélées, ni l'intégrité de la doctrine, ni la vertu du Sacrement, ni l'autorité de la morale.

C'est ce que, dès les premiers mots, Jésus-Christ fait entendre. *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Soyez sur vos gardes : faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne les imitez pas dans*

<sup>1</sup> Matt. XXII, 46.

<sup>2</sup> Marc., XII, 37.

leurs œuvres, car ils disent et ne font pas ; ils lient des fardeaux pesants et insupportables et les chargent sur les épaules des hommes mais eux-mêmes ne les veulent pas remuer du bout du doigt<sup>1</sup>. Voilà de tristes prêtres ! Faits pour être aux autres lumière et direction, entraîneurs dans les voies de la vertu, obligés de donner en tout l'exemple à leurs frères, ils sont au contraire le plus formidable obstacle à la sanctification commune. Et par une perversité nouvelle, ils cherchent par le rigorisme dont ils usent envers les autres, à dissimuler le laxisme de leur propre vie, parlant sans cesse vertu et austérité, impitoyables pour les moindres faiblesses, exigeants sans mesure ni limite dans les défenses qu'ils multiplient et les commandements qu'ils imposent. D'ailleurs, quant à « remuer du doigt ces fardeaux », quant à aider charitablement les âmes qu'ils surchargent, ils n'y songent pas un instant. Combien différents sont-ils du Bon Pasteur qui prend pour lui les labeurs et les dangers pour ménager aux brebis les facilités et les douceurs des gras pâturages !

Vides de bonnes œuvres, dénués de vertus, au moins devaient-ils cacher leur nudité dans l'ombre et le silence de la modestie : tout au contraire, ils sont insatiables de paraître, et leur vaine gloire est la source première du déicide dont ils vont se rendre coupables. L'amour des honneurs les possède à ce point qu'ils y ramènent tous leurs actes et y concentrent toute leur ambition. Ils deviendront pour tous les siècles l'effrayant exemple des excès où se porte la passion de la gloire, et quand, dans l'Église chrétienne elle-même, cette passion se fera jour et exercera ses ravages, les dignitaires qui en seront

<sup>1</sup> Matt., 1, 2, 3, 4. Marc., XII, 38. Luc., XX, 45, 46, 47.

atteints pourront voir dans la réprobation des Juifs le mal qu'ils commettent et les châtiments qu'ils se préparent. Toutes les œuvres ils les font pour être vus des hommes ; c'est dans ce but qu'ils étendent leurs phylactères et se font de grandes franges<sup>1</sup>. Ils y écrivent les sentences de la Loi, ils élargissent la place où se lisent les commandements divins, ils corrompent par leur vanité un usage que Dieu leur avait fait prendre pour leur sanctification. Car, toujours distrait et oublieux des articles de sa Loi, le Juif devait les inscrire jusque sur ses vêtements, afin de les porter avec lui et de les avoir sans cesse devant ses yeux. Scribes et Pharisiens par une recherche de vaine gloire, les portaient en plus grosses lettres ou en plus grand nombre, pour faire croire qu'ils les observaient mieux.

Le même orgueil se retrouve partout. Où qu'ils aillent, ils veulent les premières places, et non contents de les occuper légitimement dans le sanctuaire, il les leur faut aussi au milieu du monde, et leur dépit, quand elles sont données à d'autres, se tourne vite à la jalousie et à la haine. *Ils aiment les premières places dans les festins et les premiers sièges dans les Synagogues, qu'on les salue dans les places publiques et qu'on les appelle Rabbis*<sup>2</sup>.

Nous avons entendu bien des fois le Sauveur rappeler ses Disciples à la simplicité et à l'humilité. Il se détourne, ici, un instant des Pharisiens pour renouveler aux siens ses constantes exhortations. *Pour vous ne désirez pas d'être appelés « Rabbis ». Car vous n'avez qu'un seul Maître et vous êtes tous frères. N'appellez non plus*

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 5.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 6, 7.

personne ici-bas du nom de Père, car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Ne vous faites point appeler « docteurs », car vous n'avez qu'un seul Docteur qui est le Christ<sup>1</sup>. Il est aisé de pénétrer la pensée du Sauveur et de s'assurer que c'est bien moins les appellations qu'il réprovoque que les intentions mauvaises qui les provoquent et les accueillent. Ils sont salués du nom de « pères » ces ministres de Dieu qui engendrent, nourrissent, relèvent, ressuscitent les âmes par la vertu des Sacrements. Entre ces fils spirituels et leurs pères s'établiront les plus intimes et les plus filiales relations. Et quand le prêtre s'élèvera non seulement aux cimes de la sainteté, mais à celles de la science, l'Église de Jésus-Christ le saluera du nom de « Docteur ». Le peuple chrétien ne cessera de voir dans le Prêtre un « Maître », que quand aura baissé en lui la lumière de la foi et la pratique de la charité. Ce n'est donc pas l'appellation elle-même que le Sauveur interdit. Ce qu'il abhorre, ce qu'il condamne, c'est l'orgueil qui prend pour lui-même l'hommage dont Dieu seul est l'objet et pousse la folie satanique jusqu'à se substituer à Dieu dans la triple majesté du Père, du Docteur et du Maître.

Dieu seul est Père, car de lui seul coule le fleuve de la vie, et s'il communique à ses créatures quelques gouttes de cette suprême puissance de création, c'est vers Lui qu'il faut en faire remonter l'hommage. Dieu seul est « Docteur », car Lui seul, en nous donnant l'intelligence et la double lumière naturelle et surnaturelle qui en est la vie, Dieu seul est pour nous la source première de toute vérité. Le contredire c'est se perdre, fuir sa lumière c'est s'enfoncer dans d'irréremédiables obscurités.

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 8, 9, 10.

Mais Dieu n'est pas seul, Dieu a un Fils semblable à Lui en toutes choses. Ce Fils, en venant sur la terre et en se faisant homme, n'a pu abdiquer les pouvoirs souverains que lui donnait son origine et qu'augmentaient encore pour ainsi dire le mérite de son Incarnation et la solennelle investiture de son Père ; si bien que ce n'est pas seulement comme Dieu, mais aussi comme Homme, que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre : « Dieu m'a dit : tu es mon Fils, je t'ai engendré éternellement. Fais m'en la demande, et je te donnerai toutes les nations en héritage et la terre entière sera ton domaine ». Nous n'avons donc qu'un seul « Maître » qui est Jésus-Christ, et toute autorité dont les êtres créés pourront jouir, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre surnaturel, ne sera qu'une émanation de la sienne.

N'étant donc que des sous-ordres, gardons-nous de nous enorgueillir, et c'est en vue de l'humble reconnaissance de notre néant que le Sauveur vient de nous donner son enseignement. *Le plus grand parmi vous sera votre serviteur, car quiconque s'élèvera sera abaissé et quiconque s'abaissera sera élevé<sup>1</sup>.*

Après ces mots adressés aux Disciples, Jésus revint aux Pharisiens et aux Scribes ; ce sont maintenant des éclats de tonnerre qui s'échappent de ses lèvres et rien n'est terrible comme ces « vâ », ces « malheur à vous », qui s'abattent sur les coupables à coups redoublés, frappant chacun de leurs vices, déchirant les voiles dont ils enveloppent chacune de leurs iniquités.

La plus grande sans doute est de repousser Jésus-Christ, la vraie, l'unique porte du royaume des Cieux. Ils n'ont cessé de le nier comme Dieu, ils l'ont même comme

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 11, 12.

homme sali de leurs calomnies et de leurs outrages. Et en même temps qu'ils s'excluaient de la Rédemption, ils s'efforçaient d'en interdire l'accès aux autres. Tel sera après eux le mauvais prêtre, qui par ses funestes scandales déracinera la foi dans l'âme des fidèles, le prêtre paresseux et négligeant qui laissera son peuple croupir dans l'ignorance, l'hérétique qui faussera la doctrine; tel aussi sera le rigoriste qui jettera les âmes dans le désespoir et ne voudra rien entendre aux miséricordes de Dieu. Ni eux-mêmes ne vont au ciel, ni ils n'y laissent entrer les autres, et leur vie entière n'est que mensonge et hypocrisie : *Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux. Vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer* <sup>1</sup>.

Un de leurs vices les plus saillants est la cupidité et pour la satisfaire il n'est pas de bassesse qu'ils n'affrontent et d'injustice qu'ils ne commettent. Ils vont à la faiblesse désarmée, ils spéculent sur les larmes d'un deuil récent, c'est la veuve dénuée de conseils et d'appui qu'ils circonviennent pour la dépouiller. Et c'est par l'illusion de la piété, en se donnant comme des hommes d'oraison et de prière, qu'ils conquièrent sa confiance et paralysent sa volonté. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves en simulant de longues prières. Votre jugement n'en sera que plus terrible* <sup>2</sup>.

Rien ne les rapproche plus du démon que leur ardeur à se faire des adeptes pour les corrompre ensuite et les perdre. Ils ont couvert le monde romain de leurs Syna-

<sup>1</sup> Matt., XXII<sup>e</sup>, 13.

<sup>2</sup> Marc., XII, 40. Matt., XXIII, 14.

gogues ; ils sont partout ; partout ils prêchent et attirent à eux des païens qu'ils prétendent convertir au culte du vrai Dieu, mais qu'en réalité ils remplissent de leurs vices et vouent à l'éternelle perdition. Restés dans les ténèbres du paganisme, leurs péchés eussent revêtu moins de malice et leurs vertus naturelles fussent demeurées plus pures. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte, et, après qu'il l'est devenu, vous en faites un fils de la Géhenne deux fois plus que vous* <sup>1</sup>. Directeur insensé ! à votre contact, à la vue de vos exemples, délaissé par votre incurie, ce nouveau converti s'est perdu et la rechute l'a jeté dans un état pire que le précédent.

Le Sauveur les replace de nouveau devant leur cupidité, dont il dévoile ici la malice sacrilège. Tout serment qui leur profitait devenait inviolable. N'en devaient-ils tirer aucun profit ? Ils le déclaraient nul. Une offrande à eux était sacrée ; revenant à Dieu elle n'obligeait pas ! *Malheur à vous, guides aveugles qui dites : si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais s'il jure sur l'or du temple, il est obligé. Aveugles et insensés ! Lequel l'emporte en dignité, l'or ou le temple qui sanctifie l'or ? Si un homme jure par l'autel, ce n'est rien ; mais s'il jure par l'offrande placée sur l'autel, il est obligé. Aveugles ! lequel est le plus grand, l'offrande ou l'autel qui sanctifie l'offrande ? Quiconque jure par l'autel, jure en même temps par l'autel et tout ce qui est sur l'autel. Quiconque jure par le temple, jure à la fois par le temple et par Celui qui y habite. Quiconque*

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 15.

*jure par le ciel jure à la fois par le trône de Dieu et par Celui qui y siège*<sup>1</sup>. Prenons donc bien garde à nos serments ; tous relèvent de Dieu et mettent en jeu sa Majesté infinie. Les faire à tout propos, et surtout mensongèrement, c'est se rendre coupable d'un sacrilège et se vouer à d'implacables vengeances.

L'hypocrisie faisait tout le fond de la piété pharisaïque. Pour échapper à ce que la Loi renfermait d'essentiel et d'essentiellement coûteux à la nature et meurtrier aux passions, ils avaient multiplié à l'infini les petites prescriptions, la plupart insignifiantes, quelques-unes ridicules, et par là donnaient au peuple l'illusion d'une haute et héroïque fidélité à Dieu et à ses Lois. Qu'ils accomplissent ces petites choses, quand elles sont bonnes et permises, mais qu'ils ne délaissent pas les essentielles. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dîme pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin, et qui négligez les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde, la bonne foi. Il fallait faire les unes et ne pas omettre les autres. Guides aveugles ! Vous arrêtez au filtre un moucheron et vous avalez un chameau*<sup>2</sup> !

*Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, et vous-mêmes au-dedans êtes pleins de rapines et de souillures. Pharisien aveugle ! Nettoie d'abord le dedans, tu pourras ensuite purifier le dehors*<sup>3</sup>.

On le voit ce qui irrite Dieu plus encore que le crime c'est l'hypocrisie dans le crime. Il pardonne au Publi-

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 16, 22.

<sup>2</sup> Matt., XXIII, 23, 24.

<sup>3</sup> Matt., XXIII, 25, 26.

cain qui se reconnaît pécheur, il foudroie le pharisien qui dissimule son abominable vie sous les dehors de la vertu. A qui ressemble-t-il ? L'image est saisissante. Qu'y a-t-il de plus affreux à voir qu'un sépulcre où pourrissent des cadavres ? Mais rien ne paraît au dehors et nous dissimulons sous la magnificence du marbre, par la gracieuse floraison des plantes, l'horreur que le tombeau renferme. Ainsi sont les pharisiens et tant de pécheurs qui leur ressemblent, « qui font dans l'ombre de si abominables choses qu'on ne saurait les redire », et qui ne montrent au dehors que le masque de la vertu. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous ressemblez à des sépulcres reblanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements et de pourriture. Ainsi vous autres : au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité*<sup>1</sup>.

Ostentation et orgueil, superstition, hypocrisie, rapines, avarice, corruption : tels sont les traits sous lesquels nous apparaissent les hideux et repoussants ennemis du Christ. Un dernier trait plus sanglant que les autres achève de nous les dépeindre : ils sont cruels et sanguinaires. Ils se montrent tels dans tous les siècles de leur histoire. Ils immolaient leurs enfants à Moloch. Sans le divorce qu'il fallut leur concéder, ils se fussent par le meurtre débarrassés des épouses qui avaient cessé de leur plaire. Tous les justes furent persécutés par eux, et ils firent périr un à un les prophètes qui leur étaient envoyés de Dieu. Au temps du Sauveur cette soif de sang, cette étrange facilité à le répandre, s'était

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 27, 28.